

## **TOXICOMANIE, PASSION DE LA LOI**

**Serge Lesourd**

Entre les titres qui se sont succédés pour nos journées, la question des toxicomanies fait lien. Que la prise de toxique soit du domaine des passions, il me semble que les écrits de toxicomanes le démontrent assez pour qu'il ne faille pas y insister. Burrougs, dans le Festin Nu, est celui qui définit sans doute le mieux ce rapport à l'objet c'est l'absolu du besoin. L'objet du besoin c'est cet objet qui ne peut manquer, celui qui, s'il vient à disparaître, engloutit le sujet tout entier. Geberovitch le comparait au trou noir<sup>1</sup>, ces formations astrales bizarres qui engloutissent tout autour d'elles, en donnant une dernière brillance à l'objet qu'elles attirent. L'objet de la passion fait briller le sujet jusqu'à le dévorer. Ainsi semble bien être le rapport du toxicomane à son produit.

Que les toxicomanies soient des folies actuelles, cela ne semble non plus pas à démontrer. La différence entre usage rituel et usage actuel, avec leurs effets différents sur les sujets, situe l'usage du toxique de nos jours dans une modernité, post-modernité dirait un autre champ, qui apparaît d'emblée.

Le fait aussi que la prise de toxique puisse se situer hors structure, c'est-à-dire, qu'elle puisse être la béquille réelle du psychotique, le fétiche du pervers ou le compromis du névrosé, nous oblige à penser la prise de toxique comme réponse datée historiquement, comme "liberté actuelle", comme folie actuelle. C'est cette question que j'aimerais mettre au travail. A partir de l'entendu des toxicomanes, mais aussi de leurs parents, il m'a semblé important de poser quelques jalons historiques dont le toxicomane est l'effet et le révélateur.

Pendant que je travaillais à cette mise en ordre des questions je suis retourné voir les *Heures Blanches*, la pièce tirée de *La maladie humaine* de Fernandino Camon. Une phrase m'est apparue dans ce temps de redécouverte : "l'histoire est un délit, l'homme est le corps du délit, l'analyse en est le procès".

Si cette hypothèse de travail est vraie, il est impensable que des analystes n'en fassent pas le procès, n'essayent pas en tous cas d'y articuler quelque chose. Le toxicomane montre, exhibe quelque chose au regard du social. Ce point d'horreur et de fascination qui fait frissonner les "Unes", qui entraîne des propositions d'exclusion moins du sujet que du symptôme, mais l'un ne s'éradique pas sans l'autre, il est, ce point d'horreur, l'envers de la cécité des adultes quand un jeune, leur enfant, prend des produits. Entre la fureur et le silence, entre l'aveuglement et le marquage ou parage infamant, se situe les questions que nous posent

---

<sup>1</sup> F. Geberovitch, Une douleur irrésistible

les toxicomanes.

Ces questions, reprenons les, en essayant d'articuler ce qui se noue pour un sujet dans son symptôme, aux effets de communication, de lien qui émerge, quand ce sujet pris au pied de la lettre s'énonce : je suis toxicomane. En effet, c'est ainsi qu'il se nomme ou qu'il se montre, effaçant du même coup son nom. Exhibant le signifiant toxicomane pour le représenter auprès d'autres signifiants, le sujet qui parle, boute hors champ toute question au génératif et au désir. Il pose l'autre dans un supposé non savoir. "Tu ne peux savoir ce que c'est" dit-il dès le départ celui qui le reçoit. Le savoir sur l'objet du désir, c'est lui qui le détient.

Par ce dire il introduit un manque réel dans le champ de la prise en charge, en induisant tous les effets pervers, y compris le mien peut-être, d'un essai de maîtrise ou de savoir, de la part du thérapeute.

Au centre de la prise de toxique se pose donc, comme dans cette entrée dans la relation transférentielle, la question d'un manque réel. Manque d'un objet réel, source de tout plaisir et toute douleur dont il apparaît que la fonction est de court-circuiter le manque nécessaire au circuit pulsionnel.

Cet objet réel pose la question de l'emprise du corps sur le sujet parlant. Le toxicomane pense gérer cette emprise du corps par la prise de toxique, il pense la gérer tout seul dans un objet manipulable à volonté, évitant par là, la rencontre avec l'Autre, spécialement l'Autre sexe. Pas question que le plaisir et le manque manquent, semble-t-il nous dire. Pas question de devoir s'en remettre à l'aléatoire d'un autre pour jouer cette partie. Seul l'objet manipulable à volonté vient à cette place, dont nous verrons qu'elle réfère au destin. Est-ce auto-érotisme ?

L'objet extérieur auquel il est nécessaire de recourir est moins important en lui-même que l'état de différence induit par l'effraction de la veine. Recherche d'une différence pure de qualité, flash disent-ils, comme il est devenu courant de dire je flache sur ce truc, ce type, cette nana. Nous retrouvons là dans ce court-circuit de la drogue, le processus classique de la décharge tensionnelle propre à la pulsion dans la recherche du plaisir. Un analyste serait là en terrain connu, celui de la libido, s'il n'existait ce circuit qui évite l'autre.

Que recouvre ce simulacre de la sexualité qui se passe du rapport à l'autre, que veut dire et cacher ce plaisir réel donné par un objet aimé passionnément, haï de même et qui fait déchoir le sujet de tout enjeu narcissique ?

Arrêtons-nous à la fonction de cet objet chez le toxicomane. Cet objet qui est dans la réalité rencontre de l'objet idéal il devient "objet obligé" selon le très beau terme d'Aulagnier<sup>2</sup>. Cet objet glissant hors du champ du désir, vient à être pris dans les rets du besoin, il en devient du même coup non substituable. Il est origine et fin en lui-même. La souffrance qu'il procure, quand il manque, est la seule preuve pour le sujet d'une existence encore réelle. Rappelons-nous que c'est par la souffrance que l'inf ans se découvre aliéné au monde extérieur quand l'hallucination ne suffit plus à satisfaire le besoin. C'est par la souffrance qu'il découvre au départ son aliénation subjective à l'Autre et l'impossibilité de l'adéquation de l'hallucination, propre au sujet, à la réalité. Le toxicomane lui hallucine dans le manque (c'est le cas en prison par exemple) un objet de la réalité qui donne une réponse adéquate. Cette "souffrance-preuve"

---

<sup>2</sup> P. Aulagnier, "La souffrance comme preuve", article non publié.

de l'adéquation à la réalité nous fait découvrir une problématique hors masochisme. Si l'on peut parler de simulacre de sexualité, il n'y a pourtant pas érotisation de la souffrance. Il ne s'agit pas d'une souffrance cause de la jouissance de l'Autre. Cette souffrance qui est garantie du sujet dans la réalité par l'intermédiaire de l'objet, elle est en même temps échappatoire. Aliénation totale pour être, du sujet un objet de la réalité, rejet de cette extériorité du sujet cette réalité.

Peut-être est-ce dans un autre aspect de l'objet que nous pouvons découvrir la vérité cause de cette souffrance. Cet aspect c'est celui que soulignent A.J. Charles Nicolas et Valleur dans l'Ordealie, l'aspect que prend le revolver dans la roulette russe. L'ignorance de ce qui s'injecte, les cocktails subtils, entraînent parfois ce que j'appellerais la mort de surcroît, comme la guérison vient de surcroît en analyse.

Là n'est pas la question, mais l'enjeu est bien celui-là.

Ce n'est pas ce qui est visé, mais bien ce qui est attendu.

Le toxicomane, comme le joueur remisant chaque coup, s'en remet entre les mains du Destin pour une hypothétique sortie du jeu, une solution finale, définitive. Il défie les Horas ou Moires, les heures de la mythologie. Dealer est le nom français qui les incarnent. (Dis - l'heure)

Il existe donc une articulation de la décharge tensionnelle avec la mort. qui évoque bien sûr le Nirvana. Cette articulation repose au cœur de la prise de toxique le binôme inséparable. "D'être rentré dans la sexualité, le vivant est tombé sous le coup de la mort". C'est cet aphorisme que le toxicomane éprouve, au sens de mettre l'épreuve, de mettre la preuve, dans son rapport au produit plaisir. Seulement ces questions ont reçu dans l'histoire des réponses neuves, c'est ce qui sans doute distingue la toxicomanie actuelle de celle de Freud et de ses contemporains.

Jusqu'ici j'ai parlé de ce que nous dit le toxicomane, c'est d'écouter ses parents qui nous permettra de faire le pas suivant, dans cette question posée l'histoire par le toxicomane. Écouter les parents de toxicomane, c'est se trouver confronter deux types de parents qui posent la même question. La question d'abord, question rituelle, quasiment toujours la même. Que faut-il faire ? Qu'est-ce qui se passe - je ne comprends pas ? Que lui arrive-t-il ? L'enfant devient unheimliche.

Ensuite les deux types de parents, ceux qui arrivent pour de jeunes adolescents, de très jeunes mine et qui sont persuadés que c'est "la drogue" qui les rend différents et puis, ceux qui viennent de découvrir après 3-4 voir 10 ans de cécité que leur enfant effectivement prend des toxiques.

Deux façons donc pour l'enfant d'être étrangement inquiétant, de venir troubler la quiétude. Ces parents qui ont tellement besoin de spécialistes, car eux ils y croient au savoir incarné par le médecin, le thérapeute de leur enfant, ou le leur, de quelle place parlent-ils ces parents ? Eux qui d'un bord ou d'un autre s'angoissent d'une mort sociale possible de leur enfant (tout y passe prison, prostitution, etc...), eux qui, soit dans la rigidité d'un non systématique, soit dans l'absence de non, n'articulent quasiment jamais de non adressé l'enfant. A les entendre je dirai qu'ils s'adressent au "spécialiste" en place de fils, fils de spécialiste. Si les parents du toxicomane sont bien deux, je dirai qu'il n'y a pas de père et pas de mère de

toxicomane si ce n'est biologique, il y a des enfants qui jouent à "Papa-Maman". Un rappel, s'il est vrai que l'enfant préféré c'est toujours l'enfant mort et que, pour que l'enfant arrive à la vie de sujet, il lui faut tuer l'enfant idéal, il est tout aussi vrai que pour que le sujet enfant vive, il lui faut tuer ses parents en tant que fils de.

La naissance du sujet, pas celle du corps, nécessite un meurtre en cascade qui nous renvoie au meurtre mythique du Père qui lui l'est depuis toujours mort. Naître pour l'enfant nécessite la permutation infinie des rôles. Le fils meurt pour être le père, le père pour être le grand-père, etc... Les pères de l'église très soucieux d'instituer des sujets s'arrêtaient à l'arrière arrière grand-père, le trisaïeul. Au-delà, les autres réels étaient définitivement partie prenante de l'Ancêtre mort, 4 générations + 1 pour constituer du sujet. Cela se marquait aussi dans cette coutume de donner l'aîné le nom du grand-père. Tu fais ton père - père, disait la coutume. C'est l'enfant qui fait les parents.

Ce détour plein de banalités pour vous situer les questions qui se sont posées à moi en entendant ces parents de toxicomane dont je vous disais que je les entends comme des fils et non comme des parents. Ces questions, c'est à l'institution qu'elles me semblent devoir être posées, l'institution au sens général du terme, c'est-à-dire ce qui institue. Ces questions, je vais essayer de les articuler à partir des réponses neuves que l'histoire nous a données.

Une première des réponses neuves, la seule que je travaillerais aujourd'hui, c'est cette solution finale. Les autres seraient à chercher du côté de la science génétique et médicale dans ce qui tourne autour de la naissance. On sait que le nazisme s'intéressait autant aux unes qu'aux autres.

Revenons à la première réponse, la solution finale.

Il nous faut admettre un temps de bascule dans les camps, dans le réel qu'ils recouvrent. Le temps de bascule, Raul Hilberg le pointe dans Shoah dans "Vous ne pouvez plus vivre".

Raul Hilberg nous fait suivre pas à pas la logique implacable qui mène à ce temps.

De l'exclusion du signifiant, au départ par sa négation: "Vous ne pouvez plus vivre comme juif parmi nous", puis à sa disparition "Vous ne pouvez plus vivre parmi nous", puis enfin à la destruction de celui qui en est porteur "Vous ne pouvez plus vivre", il démonte la logique de l'exclusion du signifiant.

Il faut référer cette logique à la phrase d'ouverture du livre "Et je leur donnerai un nom impérissable" (Isaïe 56 V). Lanzman nous le souligne, c'est le nom qui doit disparaître, c'est ce qui dans ce nom fait marque dans la structure du signifiant qui doit être forclos et pour ce fait doit être exterminé. Pas question qu'il y ait du meurtre du Père possible, que ce soit en ne le nommant pas ou en tuant le fils qui participe du père.

Cette mise en acte, dans le réel, de l'annulation du meurtre symbolique fait basculer les réponses possibles dans le réseau signifiant, il en reste d'abord le silence puis la culpabilité collective des frères de la horde, nous sommes tous des juifs allemands.

Ce "nous sommes tous des juifs allemands" suivait une autre phrase qui rappellera des souvenirs de jeunesse à certains, "nous sommes tous des dissouts en puissance". Bien sûr des événements ponctuels étaient l'origine de ces formules, expulsion de Cohn Bendit, dissolution de la Gauche Prolétarienne, mais enfin, qui s'adressaient ces phrases ? Que disaient-ils ces fils,

quand ils soutenaient ce genre de disparition, quand dans la provocation ils s'identifiaient aux disparus, scandant aussi "Make love no war" ? A qui était destiné ce message porta par ceux qui dévoilaient la drogue, si ce n'est leurs pires, aux acteurs de ce temps-là. Ce temps nouveau, comme "l'Ordre" du même nom, où la mort se dévoile comme ne pouvant plus être juste. Face l'holocauste répond l'explosion atomique. Ce n'est certes pas du même niveau, sauf dans ceci que la mort devient injuste, technologique, mécaniciste, hors-vie. La mort mécanique dissout la valeur du meurtre symbolique dans la mort. Pourquoi insister sur ce que vous savez propos de cette mort. C'est bien parce que la mort est au cœur de la vie, et que la seule façon, d'ailleurs, de cerner l'instinct de mort est d'en voir les artefacts dans la répétition. Les toxicomanes sont ici exemplaires d'un effet et d'un témoignage de cette bascule. Le toxicomane répète un jeu qui est toute sa vie où s'articule la mort biologique comme essaie de sortie, essai de naissance.

Apollinaire déjà dans la chanson au Mal Aimé situait cette question :

Au soleil, parce que tu l'aimes  
Je t'ai mené souviens t'en bien  
Ténébreuse épouse que j'aime  
Tu es moi en n'étant rien  
O, mon ombre, en deuil de moi-même.

Y a-t-il meilleure façon d'écrire ce qu'il en est d'une mortalité impossible, rendant la vie elle-même impossible quand du deuil non fait doit être agi dans la réalité.

Si je pose la place de la génération des fils, de la transmission impossible, du fait d'un meurtre non perpétrable car déjà exécute ou dénia ce qui sans doute revient au même, c'est parce qu'elle semble au cœur de ce que nous disent les toxicomanes.

Bien d'autres aspects seraient sans doute articuler, dans ce que j'essaye difficilement d'avancer. J'arrêterai là, espérant qu'en posant ces jalons d'autres pas seront faits.

Toxicomanie, passion de la loi, cela reste mon titre bien que j'en ai peu parla, tout en ne parlant que de cela.

S'il est juste que l'histoire est un délit, alors il nous faudra bien en retenir quelque chose de ce "que rend parlable le terme de camp de concentration", comme nous l'indiquait Lacan en 67.

Il finit d'ailleurs ce texte connu de tous la Proposition du 9 octobre version écrite "que la coexistence (pourrait-on dire aujourd'hui la cohabitation) qui pourrait bien elle aussi s'éclairer d'un transfert, ne nous fasse pas oublier un phénomène qui est une de nos coordonnées géographiques, c'est le cas de le dire, et dont les bafouillages sur le racisme masque plutôt la portée".

S'il est juste donc que l'histoire est un délit, le toxicomane, serait le corps de ce délit. Voudrait-il nous dire dans son objet obligé de jouissance que de tuer la mort, les fils ne peuvent plus vivre ? Réincarnant dans son corps la trace oubliée, vivrait-il une passion jusqu'à la vie du meurtre comme loi du père ?